

LE MONDE

Peter Eötvös ouvre sa porte

Par RENAUD MACHART Publié le 27 décembre 1998

NAGUÈRE, les chaînes de télévision publique faisaient peu, mais faisaient leur travail en se mettant de temps à autre au service de la création musicale contemporaine. Aujourd'hui, Arte exceptée, ce sont les petites chaînes privées thématiques et les coproductions à maillons multiples qui se chargent, tant bien que mal, de cette tâche décidément abandonnée par les généralistes. La chaîne cablée Muzzik et la Sacem, associées à quelques autres partenaires (INA, CNC, Centre Georges-Pompidou, Ircam, ministère), proposent ainsi trois nouvelles séries dédiées à la musique contemporaine : « Visages de la création », « Musiques d'aujourd'hui » et « Paroles de musicien ». Hommage sera rendu, en l'un ou l'autre de ces cadres, à Henri Dutilleux, Pascal Dusapin, Jean Prodomidès, Philippe Manoury, Denis Levaillant, Jean-Louis Florentz, entre autres.

Premier volet de la série, Endless Eight (La Septième Porte pour le titre français). Le générique se déroule dans une atmosphère très « catastrophe » : voyage sur la Lune, lumières bleutées, un homme marche dans une forêt, lampe de poche à la main, entre dans une maison ultra-moderne. S'assied, l'air pensif et grave. C'est le Hongrois Peter Eötvös, chef d'orchestre et compositeur, compositeur et chef d'orchestre - peu importe car ce sont, confesse-t-il, cinquante-deux minutes plus tard, « les deux facettes d'un même métier ».

On est vite rassuré : la lumière revient, l'homme a bien l'air de ce monde, bon vivant, barbu, lunettes en demi-lune. Sa musique même a l'air simple : il joue au piano l'une de ses premières oeuvres, Kosmozs, en hommage aux premiers pas sur la Lune de Gagarine. C'est bien peu de choses que cette pièce de 1961 : un long trille, auquel s'agrègent quelques sons épars. Pendant qu'Eötvös joue, sa main dessine des figures suggestives : on se croirait presque il y a vingt ans, dans Espace musical, feu l'émission de Jean-Michel Damian sur France 3 (oui, le dimanche après-midi, sur France 3, il y eut naguère une formidable émission consacrée à la musique classique ; certains, dont nous sommes, y apprirent beaucoup), où le toujours très sérieux et professoral Dominique Jameux venait expliquer la musique au tableau noir. (On ne se moque pas, on se souvient.)

Le compositeur Karl-Heinz Stockhausen, dans un magnifique pull orange, annonce, en un excellent français : « Je dirais, de prime abord : il est fidèle ; deuxièmement, il a toujours de l'humour ; troisièmement, il aime beaucoup la nature, il a vécu des années près de chez moi, dans la forêt ; il aime les enfants ; il n'est jamais fatigué ; alors, c'est un homme d'amour ! » Auparavant, on aura vu quelques images d'archives montrant Stockhausen demandant au

jeune Eötvös de produire une sorte de roucoulement de tourterelle au creux d'un gong... Plus loin, on s'amuse de voir Eötvös, David Robertson et Pierre Boulez répéter, sans les orchestres et dans la bonne humeur, leurs parties respectives dans Gruppen, de Stockhausen. Boulez, perdu lors d'une tourne, ne parvient pas à se rattraper. Hilare, il lance aux autres : « Ouh là là !, je suis complètement foutu ! », et s'arrête. Rien que pour nous avoir montré Boulez dans une si sympathique posture, si éloignée de son image glacée et technologique, on dit merci à la réalisatrice Judit Kele.

On la remercie d'évoquer subtilement (par l'inclusion d'un simple film d'archives familiales) la mort du fils, de montrer la mère pianiste et musicienne sans trop s'attarder sur les habituelles questions (« Comment était-il à cinq ans ? ») dont tout le monde, avouons-le, se fiche. On passe à la réalisatrice ses plans et ses lumières « à la moderne », les photos de famille scannées sur ordinateur pour faire plus moderne encore, le maniérisme des portes ouvertes tout au long du film. C'est Boulez qui donne la clé, si l'on ose dire : « Chaque homme a son jardin secret ; c'est comme dans Le Château de Barbe-Bleue , de Bartok, il y a un certain nombres de portes que vous pouvez ouvrir, mais la septième, il faut la laisser fermée. »

On ne jurerait pas qu'Eötvös, chef d'orchestre d'une efficacité et d'une probité notoires dans la musique contemporaine, soit un artiste de tout premier plan, indispensable au « grand répertoire ». On n'est pas certain non plus que l'oeuvre d'Eötvös soit indispensable à notre voyage dans le siècle prochain (la concurrence de deux autres Hongrois, György Ligeti et György Kurtag, lui fait de l'ombre), mais ce documentaire nous a donné l'envie de la mieux connaître. C'est exactement ce qu'on demande à un film de télévision sur la musique.